

PRIX ARMAND LUNEL 2014



Après une longue carrière commerciale à l'Exportation, dans l'industrie pharmaceutique - dont quinze ans d'expatriation - Daniel AUGENDRE a pris sa retraite à Aix-en-Provence.

C'est là qu'il a commencé à écrire. D'abord une étude exhaustive de 180 fontaines de la ville, puis un roman de souvenirs exotiques.

Il écrit des nouvelles, des contes et des poésies, souvent inspirés de sa vie passée Outre-Mer.

Pour en estimer l'intérêt éventuel, il les présente à des concours littéraires. C'est ainsi qu'en 2014, il a obtenu le Grand Prix des Jeux Floraux méditerranéens et le Premier Prix de la Nouvelle de la Société des Arts et des Lettres de France.

Depuis une dizaine d'années, il vit à Saint-Raphaël.



1

Maître berger

Aujourd'hui, les troupeaux en transhumance, ne piétinent plus la draille pour aller à l'alpage : les bétailières automobiles les y mènent directement.

Mais, là-haut, dans la montagne, rien n'a changé : le berger, solitaire, n'a, pour compagnie, pendant les longs mois d'été, que ses bêtes, brebis et chiens.

Quand, dans cette sérénité bucolique et pastorale, le bélier devient fou, le drame ensanglanté l'Ubac et endeuille le village.

La mort brutale de Louis, le Maître-Berger, bouleverse tout le microcosme ovin.





Daniel AUGENDRE

Maître berger

P.E.N. Club de Monaco



3

© 2014 - Daniel Augendre et P.E.N. Club de Monaco



Cet après-midi là...

Jean, essoufflé, fait une halte. Il pose à terre son sac à dos. Le chien, langue pendante, se couche à ses pieds. Il est midi passé. Ils viennent de franchir le crêt qui domine la combe où pâture le troupeau. Il leur faut, encore, dévaler l'ubac pour atteindre la cabane en pierres, sur le versant ensoleillé de la vallée. Pendant l'été, les bêtes paissent sur le flanc ombragé de la montagne. Mais, en cette fin d'automne, elles préfèrent la douce chaleur de l'adret, de l'autre côté du torrent clair.

Il boit, à sa gourde, une longue goulée d'eau encore fraîche. Il en verse dans le creux de sa grande main. Le chien y lape bruyamment et lèche la paume, pour ne pas en perdre une goutte. Peut-être aussi par reconnaissance. Ou tendresse ?

Jean extrait de son bagage ses lunettes d'approche. Il scrute l'alpage. Dans la lumière verticale de la mi-journée, le troupeau est difficile à distinguer dans son environnement minéral et végétal : Roche blanche ou agneau ? Buisson ou mouton ? Il cherche la silhouette de Louis, le vieux berger qu'il vient seconder pour redescendre les bêtes jusqu'à l'aire d'embarquement dans les bétailières. Il ne l'aperçoit pas. Peut-être est-il dans la cabane, en train de déjeuner ? Mais, alors, pourquoi la cheminée ne fume-t-elle pas ? Et pourquoi, oui, pourquoi le troupeau est-il si dispersé ? Que font les deux chiens voués à sa garde ?

Le jeune homme range les jumelles dans le sac qu'il jette sur ses épaules. Il est soucieux. Si, encore, il pouvait téléphoner au Maître-berger... Mais voilà deux jours que, ni le patron, ni lui-même, ne peuvent joindre le « vieux »... Peut-être un problème de « batterie à plat » ? Il ne sera rassuré que lorsqu'il aura rejoint son ami.

Le soleil est chaud dans un ciel sans nuage. Il s'engage sur le sentier sinueux et pentu. Le chien le précède allègrement, mais, tout à l'heure, le Briard, à la vue perçante, a grommelé sa désapprobation en contemplant les brebis éparpillées sur la pâture. Son attitude impatiente exprime sa hâte à rejoindre ses deux collègues, pour regrouper le bétail. Et... réprimander la chienne, sa propre fille, à qui il a appris le métier !

L'air sent la menthe sauvage, le thym et l'herbe chaude. La prairie est piquetée de colchiques mauves. A mi-pente, une bouffée d'air apporte, un bref instant, le bruit d'une sonnaille. Puis, une marmotte pousse un cri. Une autre lui répond, comme un écho lointain. En d'autres circonstances, Jean s'arrêterait de temps en temps pour humer ces senteurs ; pour écouter les clarines ; pour identifier la sonnaille du grand bélier qu'il a amené, il y a quatre semaines, avec trois autres jeunes mâles, pour la monte des brebis...

Mais il a hâte de rejoindre son ami et de se rassurer : car il est inquiet. En plus du silence téléphonique du Maître-berger, ces dernières quarante-huit heures, il ne comprend pas la raison de la dispersion anormale du troupeau ; ni l'absence de fumée à la cheminée de la cabane, à l'heure du déjeuner... Il n'aime pas les questions sans réponses ; l'insolite le dérange. Les anomalies le titillent. Il observe le manège du chien qui court devant lui. Son comportement inhabituel n'est pas fait pour le rassurer : le Briard s'arrête, le museau frémissant pointé vers l'adret, les oreilles dressées, le regard fixe ; il gronde, puis repart, déboule un morceau de pente, s'arrête à nouveau...

Ils sont, maintenant, à quatre cents mètres du ruisseau qui s'étire au fond de la combe. Jean aperçoit le petit pont rustique fait de planches grossières et de troncs mal équarris. Il l'a construit pour permettre le passage des brebis et des agneaux quand, après un orage, le cours devient torrentiel. Il s'arrête pour siffler entre ses doigts. C'est un appel de berger à berger. La modulation n'est pas un ordre donné à un chien. Plutôt comme un cri : « Ohé ! L'ami ! » ou « Hé ! Louis ! ». Il tend l'oreille. Il entend son signal vibrer dans la petite vallée ; revenir, affaibli, en écho. Il écoute attentivement. Il croit percevoir un bruit de sonnaille... Le silence retombe, lourd de déception.

- Mais qu'est-ce qu'il fout, le vieux... Qu'est-ce qu'il peut bien foutre ?

Maintenant, ils dégringolent la pente en courant. C'est l'âne qui les a vus le premier. Il lance un braiement rauque, prolongé, saccadé. Une sonorité de trompette syncopée. Le Briard répond par un aboiement amical. Les voilà sur le petit pont. Ils continuent à courir en haletant. Le sac à dos de Jean est de plus en plus lourd. Il cogne contre les reins qu'il meurtrit. La sente sinue jusqu'à la cabane, à trois cents mètres. Elle est pentue. Ils la grimpent aussi vite qu'ils le peuvent. Mais l'homme et la bête sont fatigués. A mi-chemin, Jean s'arrête pour reprendre son souffle. Un point, sur le côté, lui taraude le flanc. Il reprend, malgré tout, sa course.

A trente mètres de la porte close, (« Pourquoi a-t-il fermé sa porte à cette heure de la journée » ?), il aperçoit, dans l'herbe foulée, une trace brune qui pointille la sente.

- Louis ! Oh ! Louis !



Sur la porte, sous le faisceau des brins de lavande croisés et cloués – pour protéger les lieux...-, du sang séché croûte en bavures inégales. Jean pousse le lourd vantail. L'odeur le foudroie sur le seuil. L'odeur et l'horreur ! Louis gît sur son lit, les boyaux à l'air, les deux mains crispées sur son abdomen éventré. La tête renversée en arrière, les yeux révoltés, le visage tordu par la douleur et l'agonie.

Le jeune berger défaillit. Bloquant sa respiration, il va ouvrir à double battants la fenêtre : faire un courant d'air ! Evacuer cette puanteur ! Les larmes aux yeux, le mouchoir sur le nez, il regarde, à nouveau, le cadavre de son vieil ami. Par terre, le calendrier des Postes traîne, bariolé de traînées sanglantes. Jean déchiffre le message de sang séché : « JO FADA ».

Jo, c'est le grand bélier du troupeau. Le bélier – Maître. L'étalon. Une bête superbe. Les grandes cornes enroulées portent légèrement vers l'extérieur. Il est puissant, il est énorme. Il couvre, à lui seul, plus de soixante brebis au cours des cinq derniers mois de l'année !

Il est, aussi, rétif, difficile à mener. Jean en sait quelque chose, lui qui l'a conduit, il y a quelques semaines, à l'alpage rejoindre les brebis ! Mais le berger connaît bien la bête et la bête connaît bien le berger... Ils se respectent. C'est Jean qui l'a sélectionné, il y a quelques années, parmi les agneaux à castrer, pour faire des « cadets » (ces moutons qui mèneront, par groupe d'une cinquantaine de bêtes, le troupeau sur la draille. Le « cadet » a droit à un nom et à une sonnaille). Cet agneau, Jean l'avait préservé : il savait qu'il en ferait un bélier reproducteur de qualité. Et il ne s'était pas trompé ! Alors, il s'en est occupé personnellement. Il a su le protéger des autres béliers, plus âgés, qui pressentaient, probablement, la future prééminence du jeune mâle. Et quand il a fallu le séparer des brebis et l'enfermer dans le petit enclos qui lui était réservé, c'est Jean, et Jean seul, qui y était admis pour remplacer la paille, renouveler l'eau du petit abreuvoir et apporter la nourriture. JO, par jeu, faisait semblant de le charger, tête baissée, cornes en avant. Mais ce n'était pas une menace. Juste un jeu. Et le berger lui parlait toujours sans élever la voix. Avec cette tonalité grave et paisible qu'il utilise avec toutes les bêtes, y compris les chiens.

Quand le grand Mérinos est devenu l'étalon, c'est Jean qui lui a mis, autour de son cou puissant, le large collier de cuir avec la sonnaille d'airain. Entre l'homme et la bête, entre Jean et Jo, il y a quelque chose... Un lien, presque « une filiation ». En tout cas, du respect et de l'estime.

Jean est un gaillard solide. Il en a vu d'autres... Mais la mort de Louis le bouleverse profondément. Il réagit cependant. Il s'approche du cadavre et en clôt les paupières. Il jette sur le ventre, déjà putréfié et bourdonnant de mouches, la houpelande du vieux Maître. Dehors, il extrait du sac à dos son téléphone mobile. Il lui faut informer, au plus vite, le patron, « le baïle » comme l'appelait respectueusement le vieil homme.

- Nom de Dieu ! Louis ? Louis, mort ?

Quand, adolescent, il avait servi le troupeau de son père, c'est Louis qui l'avait initié au métier. Il lui avait tout appris. Avec un sanglot dans la voix, il dit à Jean :

- Puisqu'il y a mort d'homme, je dois prévenir les gendarmes. Ne touche à rien. Je te rappelle dans une heure. Toi, fais le point sur le troupeau. Prends garde à JO. S'il est devenu fou, il peut ne pas te reconnaître...

Jean laisse la porte de la cabane grande ouverte pour créer un courant d'air. Bon dieu ! Quelle puanteur... Il aperçoit le Briard, là-bas, à l'orée du bois qui, déjà, rabat les brebis, les regroupe par de petits jappements impératifs. Sacré chien ! Inutile de lui donner des ordres ! Il les anticipe... Pour l'instant, il néglige les quelques chèvres qui broutent de jeunes feuillages d'arbuste. Il les sait plus disciplinées. Il sera toujours temps de les ramener plus tard...

Mais où sont les deux autres chiennes ? Le regard de Jean « balaie » l'herbage. Pourquoi ne participent-elles pas à la remise en ordre du troupeau ? Pourquoi ne les entend-on pas aboyer ? et pourquoi, surtout, ont-elles laissé les brebis se disperser, en l'absence du vieux berger ?

Il finit par en apercevoir une, près de l'âne. Il la siffle. Il l'entend japper faiblement. Elle ne bouge pas. Intrigué, il court jusqu'à elle. L'âne salue son arrivée par un braiement joyeux. La chienne est couchée sur le flanc. Elle respire faiblement, langue pendante. Elle tourne lentement, vers Jean, une tête de bête épuisée. Les yeux sont ternes, la salive macule ses babines. Du fond de sa gorge, elle émet un gémissement comme un pardon... Elle n'en peut plus ! Elle abandonne... Elle a honte de sa défécation, mais elle a atteint sa limite ; elle a fait tout ce qu'elle a pu, même au-delà !



5

Le berger la caresse affectueusement. Il a gardé son sac sur son dos. Il en extrait la gourde et donne à boire à l'animal exténué. Il avait amené un steak de bœuf à Louis... il le découpe, avec son grand opinel, en morceaux qu'il donne à la chienne.

Une question se pose, dès lors : Pourquoi l'animal est-il dans cet état d'épuisement ? Et où est la seconde gardienne ? Les chiennes sont préférées aux mâles, à l'alpage, car elles sont moins fugueuses. Jean parcourt le pâturage à grandes enjambées. Il siffle l'absente. Son appel strident fait s'envoler, de derrière un rocher, à cent mètres de lui, quelques corbeaux croassant. Il y court. Mais, avant d'atteindre la grosse pierre moussue, il a senti... L'air empeste la charogne ! Le cadavre de la Beauceronne, déjà putréfié, exhibe, au soleil, ses tripes pâles, bourdonnantes de mouches.

Jean comprend tout de suite : Elle n'a pu être éventrée que par Jo. A-t-elle voulu protéger le vieux berger de l'attaque du bélier fou ? Non. L'endroit est trop éloigné de la cabane et des traces de sang, dans l'herbe. Louis n'aurait pas eu la force, malgré sa vigueur, de se traîner, d'ici à sa couche, pour y mourir. Voilà qui explique l'exténuement de l'autre chienne : Elle s'est retrouvée seule à gérer le troupeau !

Jean, maintenant, a peur. Il faut bien que JO soit devenu complètement cinglé pour s'être attaqué – il ne sait pas dans quelle chronologie- au Maître-berger et à sa chienne... Le troupeau est une famille unie, pâtres inclus. Les hommes sont là pour en gérer l'espace, pour servir les bêtes, les nourrir et les soigner. Les aider quand l'agnelage est compliqué. Les protéger des chiens errants. Le Briard et la Beauceronne assurent, eux aussi, leur sécurité. L'âne amène à l'alpage le quintal de sel, complémentaire de l'herbe broutée. Les chèvres fournissent le laitage nécessaire aux bergers. Tous vivent ensemble, en harmonie, dans la grande paix de la montagne. Ce double drame n'a pas de sens ! Le bélier est le géniteur du troupeau ; pas son ennemi !

Mais où se cache le tueur ? Le berger tend l'oreille. Quand le Briard ne jappe pas (il continue vaillamment son travail de regroupement des brebis...), il entend les clarines tintinnabuler calmement. Chacune a sa propre sonorité et Jean sait mettre un nom sur les porteurs de toutes les clochettes du troupeau. Mais il n'entend pas tinter les notes graves de la sonnaille de JO.

Son téléphone sonne à nouveau.

- Jean, la gendarmerie t'envoie deux gars pour l'enquête. Ils ramèneront le corps de Louis. L'hélicoptère sera là dans deux heures. Et les bêtes ?

- JO a tué, aussi, la Beauceronne. J'ai trouvé l'autre chienne complètement épuisée. Inutilisable. Elle s'est crevée à gérer, seule, tout le troupeau ! Elle est à bout... Je ne vois pas comment je pourrais ramener les bêtes demain matin, seul avec un chien ! J'aimerais bien l'aide du Piémontais et de son bâtard... Quant aux brebis et aux agneaux, la Briarde a commencé à les rassembler. Elle fait un sacré boulot, toute seule !

- Jean, nous ne pouvons pas différer le retour du troupeau. Les bétailières sont commandées pour le début de l'après-midi de demain, à l'aire d'embarquement... Il est trop tard pour modifier le programme... Je vais essayer de t'envoyer le Piémontais et son chien... Il ne peut pas nous refuser cela ! Je te rappelle dans une heure...

- Patron, dites aux gendarmes de ne pas survoler les bêtes pour ne pas les affoler et les éparpiller à nouveau ! Insistez pour que l'hélico se pose à l'ouest de la cabane

- Compris ! Quand ils auront enlevé le corps de Louis, nettoie le gîte. Brûle la paille. Rassemble ses effets personnels. Tu les chargeras, demain matin, sur l'âne. S'il le faut, tu y installeras aussi la Beauceronne, si elle ne peut plus avancer... Une chienne capable de mener, seule, un troupeau pendant deux jours, mérite mieux que notre admiration. Elle a droit au respect... A tout à l'heure !

La Briarde, quant à elle, continue inlassablement son travail. Progressivement, les brebis, qui s'étaient inconsidérément éloignées sur la pâture, retrouvent leur sens grégaire. Contraintes et forcées. Les plus récalcitrantes se font mordiller les pattes. Juste ce qu'il faut pour ne pas être blessées. Suffisamment pour se discipliner...

Quelques chèvres rejoignent le groupe spontanément. Ce sont de belles « chèvres de ROVE ». Avec leur lait, Louis faisait son fromage. Il aimait avoir, avec les brebis, cinq à six de ces attachantes compagnes. Elles nourrissent les agneaux orphelins ou rejetés par leurs mères. Leur gourmandise les attire vers l'orée du bois : elles aiment brouter les jeunes feuillages des buissons. Les chiens les surveillent « d'un œil » quand elles s'éloignent de l'herbage. Ils savent que, le plus souvent, elles reviendront d'elles-mêmes. Leurs pelages d'un beau brun cuivré sont comme des barques qui flottent sur les vagues ovines, où écume le pelage blanc des agneaux bêlants...



Plusieurs sonnailles font un joyeux carillon. C'est le mitan de l'après-midi. Le soleil est encore chaud. Les fleurs des vénéneuses colchiques, sagement délaissées par le troupeau, égaient le pacage de leur constellation parme. L'herbe piétinée exhale une odeur de fenaison. Mais Jean n'est pas, pour une fois, sensible à la poésie des lieux. Il sait que, dans cet espace bucolique, se cache le bélier fou. Celui avec lequel il entretenait une bienveillante complicité, l'a trahi. JO a tué Louis. Il est devenu, au sein du troupeau, un danger. Il a amputé « la famille » de son Maître-berger et d'une des deux chiennes...

En attendant l'arrivée des gendarmes, il doit couper du bois. Beaucoup de bois. Il lui faut incinérer la literie maculée, la pauvre chienne étripée et puis... JO quand il l'aura abattu. Il va récupérer la hache et la serpe dans la cabane. Son mouchoir sur le nez, il s'en saisit et sort rapidement. Il a hâte de pouvoir faire le ménage, d'effacer ce macabre spectacle...

Avant d'aller jusqu'au bosquet, il fait un détour pour aller voir la chienne fatiguée. Elle dort sur le flanc. Elle a mangé toute la viande. Il va caresser l'âne qui broute paisiblement. Il semble veiller amicalement sur le sommeil de sa gardienne dont il s'éloigne peu. Le troupeau, pense à nouveau Jean, est une famille... Sa famille !

Pendant qu'il fagote les branches mortes, son téléphone se fait, encore, entendre.

- Jean, le Piémontais est d'accord pour venir « te donner la main ». Compte tenu des circonstances, les gendarmes ont obtenu l'autorisation de l'amener, avec son chien, dans l'hélico. Ils seront auprès de toi dans une quarantaine de minutes. Donc rien de changé au programme initial : Tu quittes l'alpe, demain matin, à l'aube, pour être vers midi sur l'aire d'embarquement. Les deux premières bétailières t'y attendront. Quant à JO... Navré, mon gars, mais tu as le fusil de Louis... Salut et à demain !

Non ! pense le berger. Ce n'est pas moi qui vais flinguer le grand Mérinos. Je vais demander au collègue de le faire à ma place... Il comprendra... Oui, j'en suis sûr, il comprendra...

Il lève la tête, brusquement. Il vient d'entendre, il le jurerait, le grand bélier blatérer au loin. Il croit même avoir perçu, un bref instant, le tintement grave de sa sonnaille, là-bas, à l'ouest de la combe.

Comme Jean l'avait demandé expressément à son patron, l'hélicoptère s'est posé loin du troupeau. Il a remarqué la manœuvre spontanée et réfléchie du Briard : Le chien, en entendant le vrombissement saccadé de l'appareil, est allé se poster loin des brebis pour pouvoir les contenir et les rabattre en cas de panique. Mais les bêtes n'ont pas bronché. Seul, l'âne y est allé de son braiement en coups de scie.

Le Piémontais et son bâtard ont sauté, les premiers, à terre. Les deux militaires ont suivi. L'un porte une civière empaquetée sur l'épaule. L'autre, une grosse sacoche. Jean leur fait un grand signe de bienvenue. Le Piémontais lui répond par un sifflement modulé et amical.

Les trois hommes n'ont pas fait cent mètres qu'un blatèment sonore se fait entendre derrière un amas de rochers, au-dessus d'eux. Le grand bélier furieux déboule la pente, tête baissée, cornes en avant. Droit sur leur trio.

- Gaffe ! hurle Jean. Gaffe ! C'est le fada !

Et il se rue vers la cabane pour prendre le fusil de Louis. Le temps de mettre deux cartouches de chevrotines dans le canon, il entend des cris... et trois détonations. Il court vers les trois hommes. Le chien hurle à s'égosiller. L'adjudant-chef explique, le pistolet automatique à bout de bras :

- Navré, mais c'était lui ou l'un de nous !

- De toutes les façons, il fallait le faire ! Et je préfère que ce soit l'un d'entre vous qui ait du l'abattre...

Le deuxième gendarme s'accroupit devant le cadavre de JO.

- Regardez Chef, les cornes !

Les deux spirales époutées sont maculées de sang coagulé. D'autres croûtes collent à la laine du garrot et sur le front fuyant. Sur le museau proéminent bouillonne l'écume d'une bave épaisse.

- Bon dieu ! dit Jean, mais il est enragé !

- Il était... rectifie le gendarme adjoint. Nous allons faire des prélèvements. S'assurer que le sang est bien celui de Louis... ou de la chienne. Le vétérinaire saura nous dire si la salive contient le virus rabique...

- De toutes les façons, dit l'adjudant-chef, il faudra l'incinérer avant que vous quittiez l'alpage !

- Nous le ferons dès votre départ...

- Bien, allons voir ce pauvre Louis.

Dans la cabane, les deux militaires font des photos. Ils déplient un long sac plastique à fermeture-éclair et y déposent le Maître-berger, ses deux grandes mains croisées sur ses boyaux boursouflés. Ils glissent la civière sous le linceul et ramassent le calendrier. Glissé dans une enveloppe, il va rejoindre, dans la grande sacoche, les tubes des prélèvements effectués sur la salive de JO.

Jean fait un signe au Piémontais. Ils soulèvent le brancard funèbre.

- Laissez ! dit un gendarme.

- Non ! C'est à nous de le faire. Rien qu'à nous.

Et ils vont, sans un mot de plus, jusqu'au giravion. Ils passent devant la grande masse laineuse de JO, déjà bourdonnante de mouches.

Là-haut, dans le ciel azuré, un rapace plane à la verticale...

- Nous ne nous attardons pas plus longtemps, les gars... Je ne tiens pas à me retrouver avec un vol de corbeaux dans les pales de l'hélico !

En revenant vers la cabane, les deux bergers s'arrêtent devant le grand bélier mort.

- Il est trop lourd à transporter. Nous allons le brûler sur place ! Allons chercher la literie, la chienne éventrée et les fagots...

- Je lui ôte sa sonnaille

- Non, dit Jean gravement. C'est parce qu'il est devenu fada qu'il a tué le vieux. Mais... c'était un grand étalon et il a bien travaillé pour le troupeau. Il mérite qu'on la lui laisse... C'est le seul honneur que nous pouvons lui rendre avant de brûler sa carcasse...

L'après-midi tire à sa fin. Déjà l'ubac se pare des couleurs mauves des colchiques et du bleu intense des gentianes. Le grand brasier panache la combe de la fumée lourde du bûcher.

Jean collecte les affaires du Maître-berger. Il y a le grand parapluie d'un bleu passé, aux baleines en bois. « Pour ne pas attirer la foudre » expliquait Louis. Il aimait le poser, incliné, sur l'herbe et s'abriter dessous quand une averse survenait... Il y a, aussi, sa houlette. Il en avait sculpté le bâton jusqu'au large fer recourbé avec lequel il pouvait crocheter, sans la blesser, la patte arrière d'une brebis indocile. L'instrument était devenu inutile avec les chiens bien dressés dont il disposait. Mais le vieux pasteur travaillait « à l'ancienne ». Et s'habillait « à l'ancienne » : Il n'avait jamais voulu troqué son large pantalon de velours côtelé contre un blue-jean, comme en portent, aujourd'hui, les pâtres... Et il affectionnait, comme couvre-chef, un grand béret bleu qu'il appelait sa « galette ». C'était un souvenir de son service à l'armée, chez les Chasseurs Alpains !

Jean ramasse les quelques bois sculptés à l'opinel : Des petites flûtes, un bâton de houx constellé d'edelweiss et une tête de bélier aux grandes cornes spiralées. Le fusil, aussi, démonté pour pouvoir être glissé, avec tout le reste, dans le grand havresac.

Maintenant, il soigne la chienne épuisée. Il lui parle doucement tout en lui frictionnant ses pauvres pattes tétanisées par des crampes musculaires. Il la remercie d'avoir, toute seule, gardé le troupeau pendant deux jours et deux nuits. Il comprend bien que ce n'est pas de sa faute s'il a trouvé, tout à l'heure, les bêtes anormalement dispersées. Elle ne pouvait pas tout faire. Il la félicite que pas une brebis, un agneau et même une chèvre ne manque à l'appel.

Cette complicité entre chienne et Maître s'accompagne de regards amicaux, plus expressifs que des paroles de reconnaissance réciproque...

La crémation terminée, le Piémontais amène des brassées de branches de romarin, de touffes de thym et de serpolet. Il va les brûler dans la cheminée de la cabane pour la désodoriser, avant de fermer, demain matin, la lourde porte... jusqu'à la prochaine transhumance. Il a retrouvé, dans l'herbe de la prairie, le téléphone de Louis.

- Un rayon rasant de soleil faisait briller quelque chose, près d'un buisson. Là où commence la trace sanglante. Je suis allé voir ce que c'était...

- Sans doute l'a-t-il perdu quand il a été agressé par JO...

L'appareil est allé rejoindre, dans le grand sac en cuir de chevreau, les flûtes, le grand béret bleu, le fusil et la tête, en bois, du bélier.



Il faut, encore, donner à manger aux chiens et préparer le dîner...

Une bousculade se fait entendre dans le troupeau. Dominant les bêlements indolents des moutons, deux sonnailles carillonnent à toute volée. Des blatètements furieux, belliqueux, conquérants, rompent le silence paisible de cette fin d'après-midi automnale. Les brebis s'écartent pour mettre leurs agneaux apeurés à l'abri d'un piétinement possible. Deux jeunes béliers, déjà bien encornés, s'opposent, front contre front. Ils s'arc-boutent, de toutes leurs forces juvéniles, l'un contre l'autre.

Le Piémontais veut intervenir...

- Laisse-les faire, dit Jean. Nous allons savoir qui mènera le troupeau demain matin... Ils n'ont pas perdu de temps pour briguer la succession de JO ! Mais je préfère que le problème soit réglé ce soir plutôt que cette nuit... ou à l'aurore !

Les deux mâles semblent de puissance égale. Quand l'un cède un peu de terrain, l'autre le perd l'instant d'après. Les brebis regardent, indifférentes, ce tournoi... Les lutteurs se séparent un bref instant, se jaugent du regard et s'affrontent à nouveau. Cliquetis des cornes entremêlées, martèlement des crânes. Les sabots se plantent rageusement dans le sol. Les bêtes tournent sur elles-mêmes, soufflent bruyamment, mufle contre mufle, têtes soudées l'une à l'autre. Enfin, l'une d'elles repousse son adversaire qui recule sur la pente. Qui bloque son train arrière contre un rocher. Qui bande tous ses muscles comme des ressorts puissants. Qui libère, brusquement, toute cette vigueur, toute cette énergie, en une détente sauvage, brutale, irrésistible. Sous le choc, l'antagoniste bousculé, blackboulé, bascule, cul par-dessus tête, en un roulé-boulé grotesque ; humilié, le vaincu n'insiste pas et s'éloigne, penaud.

Le vainqueur agite triomphalement – mais non sans une certaine forfanterie- sa clarine pour que le troupeau prenne acte de sa suprématie. Le fanfaron précise, ainsi, que c'est cette tonalité de cloche qu'il faudra, dorénavant, suivre et respecter.

Dans la combe crépusculaire, le long cri du bélier se propage, de l'adret au torrent et de l'eau claire à l'ubac violine. La fraîcheur de l'air exalte les senteurs odorantes des plantes aromatiques brûlées dans la cabane. Les sonnailles tintinnabulent mollement. Les agneaux se blottissent contre les brebis rassasiées. Les chèvres ruminent lentement en secouant leurs barbiches de vieux sages. L'âne dort, couché sur le flanc.

Maintenant, toute la combe bleuit. Les derniers rayons solaires teintent les crêts des tons cuivrés des feuillages d'automne. Il est difficile d'imaginer, dans ce décor pastoral, dans le paisible silence de la montagne, la sauvagerie du drame qui vient de s'y jouer !

Jean prépare le repas. Le Piémontais verse l'eau fraîche, puisée au torrent, dans deux quarts métalliques.

L'après-midi se meurt...

C'est l'heure du pastis !

Avec ton parapluie...

C'est le Piémontais qui en a suggéré l'idée le premier, mais JEAN y pensait déjà : Faire une veillée, en souvenir de LOUIS, ce dernier soir sur l'alpe. Honorer « le Vieux » par la mémoire, les souvenirs ; Evoquer le Maître-Berger, le faire vivre encore un peu, dans son environnement pastoral, près de sa cabane, au milieu de son troupeau...

Ils font un nouveau feu, entre quelques grosses pierres. JEAN a sorti de son sac des pommes de terre. Il les enfouira dans la braise et la cendre épaisses, tout à l'heure... Les deux chiens, fourbus, viennent se coucher près de leurs maîtres. La nuit s'est installée, dans la combe. Sa fraîcheur annonce la froidure prochaine.

- Louis ne s'est pas trompé... Il est grand temps de redescendre le troupeau... La neige n'est pas loin !

- Le Vieux ne se trompait jamais sur ce genre de choses. Il savait. Il sentait. Il humait le vent et il était capable de dire : Le col de l'ours doit déjà être tout blanc...

- En plongeant sa main dans le torrent, il savait s'il avait plu ou neigé en amont...

- Et en observant le comportement des marmottes, il pouvait prédire un hiver très rigoureux ou, plutôt, clément.

C'est encore le Piémontais qui commence l'oraison, sous les étoiles que le Maître-Berger aimait citer nommément. Elles palpitent, là-haut, comme les étincelles qui jaillissent, de temps en temps, du foyer.

- Je devais avoir une vingtaine d'années... J'étais apprenti-berger. C'était le moment de l'agnelage. Je devais surveiller les brebis qui mettaient bas et m'assurer que tout se passait bien. Le Patron m'obligeait à dormir dans la bergerie où, pendant quelques jours, je ne quittais pas les bêtes. C'est sa fille qui m'apportait à manger. Elle était jolie, mais fière, aussi... Bref ! Une nuit, je m'aperçois qu'une brebis, grosse, a un problème. Elle bêle anormalement et saigne. Je vais réveiller le Patron ; Il m'envoie chercher, à bicyclette, le vétérinaire. Celui-ci arrive en bougonnant : Je l'avais réveillé en plein sommeil... Il se lave les mains à l'alcool... et il y va...

Au bout d'un moment, le Patron, qui aimait ses bêtes et qui s'impatientait, lui demande anxieusement :

- Alors ?

- Alors... alors... L'agneau s'est mis de travers. Il est coincé et si j'insiste...je risque l'hémorragie !

Le « baïle » s'est tourné vers moi.

- Prends ton vélo et file chercher LOUIS, le berger du Maire. Fais vite !

Le vétérinaire a haussé les épaules, en signe d'impuissance.

- Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse de plus, LOUIS ? Certes, il connaît bien son métier, mais là...dans le cas présent... De toutes façons, si l'agneau n'est pas mort, il n'en est pas loin... Et j'ai bien peur que votre brebis soit foutue !

(C'est ce qui m'a été raconté, après, parce que moi, j'avais tout de suite enfourché ma bécane et foncé à la recherche de LOUIS...).

Le berger m'a pris, d'autorité, ma bicyclette pour aller plus vite. Moi, je courais derrière, à me péter la rate et les poumons... Quand je suis arrivé à la bergerie, LOUIS était à genoux, dans la paille, devant la brebis. Tout en se lavant précautionneusement les mains et les avant-bras avec le flacon d'alcool du véto., il parlait à la brebis. Il avait, déjà, cette voix basse et douce que nous lui connaissions. Il y avait énormément de tendresse dans les paroles qu'il lui murmurait, en la regardant.

- Ne t'en fais pas, ma belle... On va le sortir, ton petit... N'aie pas peur...et

tiens bon !

Il a extrait de sa poche un petit pot de baume dont il s'est enduit jusqu'aux coudes. Et il a introduit doucement sa main dans l'animal qui soufflait misérablement. Moi, j'avais beau avoir, déjà, vingt ans et avoir vu des centaines de brebis agnelier, je n'en menais pas large !

La pauvre bête geignait et saignait. Alors LOUIS m'a dit :

- Petit, tiens-la bien au garrot... C'est maintenant ou jamais !

La sueur coulait sur son front plissé. Il avait l'air de souffrir autant que la brebis... J'aurais juré qu'il souffrait pour elle... Et puis, très lentement, avec une douceur qu'on n'imaginait pas chez un homme aussi costaud, il a retiré son avant-bras. Et dans sa main ensanglantée, il tenait, comme un oiseau blessé, la tête de l'agneau. Et puis, le corps et les petites pattes sont apparus...

Avec autorité, mais toujours de la même voix basse, il a dit au vétérinaire :

- Occupez-vous de la mère... Son petit est un peu cyanosé, je vais essayer de le réanimer...

Moi, je connaissais un peu le berger, mais je n'aurais jamais imaginé l'homme qu'il pouvait être dans de telles circonstances : Sa discrétion, son humilité, sa modestie cachaient un caractère étonnant ! Quand il s'agissait de la santé des bêtes, ou de leur bien-être, sa déférence faisait place à un comportement magistral et intransigeant...

Deux heures plus tard, l'agneau tétait goulûment sa mère, que j'avais nettoyée de son sang...

Le vétérinaire aurait pu être penaud... Il n'en fit rien voir. En saluant le berger d'une franche poignée de main, il lui a dit :

- LOUIS, ce que tu as fait là, cette nuit, on ne me l'a pas appris à l'école dont je suis diplômé ! C'était du beau travail...oui, vraiment, du beau travail...

Avant de quitter la bergerie, LOUIS a caressé la brebis exténuée.

- Tu vois, ma belle... Tu l'as quand même eu, ton petit...



Et la bête qui léchait son agneau passa, lentement, sur la grande main de l'homme, sa petite langue rose.

Le Piémontais se lève. Il repousse la couverture de laine qu'il a sur ses épaules. Il met quelques branches mortes dans le feu et, avec un bâton, extrait de la cendre deux pommes de terre. Il en pousse une vers JEAN. On dirait deux boulets de charbon. Mais, entre les doigts des bergers, cette coque, écalée, laisse apparaître une chair fumante, rousse et odorante...

C'est JEAN, maintenant, qui parle.

- LOUIS était apparenté à une cousine éloignée de ma mère. Un dimanche de printemps, la porte du jardin était ouverte... Ma mère était à la messe et mon père au verger. Ma sœur me faisait réviser une récitation. Il est entré. Il s'est arrêté sur le seuil. Il m'a fait signe, un doigt sur ses lèvres, de continuer... C'était un poème de Francis JAMMES, extrait du recueil « De l'Angélu de l'aube à l'Angélu du soir ». La poésie s'appelait : « Avec ton parapluie... ». Une histoire de berger et de transhumance... Il a écouté, sans bouger, les quatorze alexandrins, et quand j'ai eu terminé, il a applaudi, de ses grandes mains sonores. Il m'a dit :

- C'est un texte superbe ! Et tu le dis magnifiquement, petit ! J'aimerais bien l'apprendre...

Alors, le soir, j'ai recopié ma récitation sur une feuille de papier. Le jeudi suivant, je suis allé la lui apporter. Il gardait les moutons, dans la plaine MOREL. Il m'a remercié, l'air embarrassé, tenant ma feuille gauchement.

- Merci, petit...merci ! Seulement, vois-tu...je ne sais pas lire : Je n'ai pas eu ta chance de pouvoir aller à l'école... Moi, dès mon plus jeune âge, j'ai appris « le mouton »...

Nous nous sommes donc mis d'accord : Je lui ferai apprendre le poème, petit à petit, chaque jeudi. Ce jour-là, nous nous sommes contentés des quatre premières lignes :

« Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales,
Avec tes vêtements qui sentent le fromage,
Tu t'en vas vers le ciel du coteau, appuyé
Sur ton bâton de houx, de chêne ou de néflier ».

Il les apprit avec une facilité déconcertante ! Il me fit promettre de revenir le jeudi suivant pour apprendre les quatre vers suivants... Il voulait savoir, aussi, qui était ce Francis JAMMES. Il pensait que ce devait être un berger...

Huit jours plus tard, il fut un peu étonné d'apprendre ce que m'avait dit mon institutrice : L'auteur de notre poème était un écrivain, né dans les Hautes Pyrénées. Et son texte datait de 1897... Sans plus attendre, et avec une fierté étonnante pour un adulte, vis-à-vis de l'enfant que j'étais, il m'en récita le début, impeccablement. Il me pressa d'apprendre la suite... Je lui expliquai que, cette fois-ci –et la fois prochaine...- il y avait cinq lignes à mémoriser, à cause de la ponctuation. Cela ne sembla pas le décourager ! Je me souviens, encore aujourd'hui, intégralement du texte :

« Tu suis le chien au poil dur et l'âne portant
Les bidons ternes sur son dos saillant.
Tu passeras devant les forgerons des villages,
Puis tu regarderas la balsamique montagne
Où ton troupeau paîtra comme des buissons blancs ».

LOUIS eut du mal à retenir et prononcer correctement le mot « balsamique ». Il ne l'avait jamais entendu et n'en connaissait pas le sens... Par contre, cette montagne, qui sentait bon comme un baume, l'enchantait. Lui-même confectionnait des potions pour soigner les bêtes et l'alpe était généreuse en plantes médicinales et aromatiques...

Le dernier vers fut à l'origine d'un fou rire dont je me souviens encore : LOUIS l'avait appris avec la même aisance dont il avait fait preuve, dès le début ; Par contre, il disait ne pas en comprendre le sens

- Pourquoi faut-il que le troupeau se mette à pêter et pourquoi « comme des buissons blancs » ? Les buissons ne pètent pas !

Il me fallut lui expliquer le mode « futur simple » du verbe « paître » à la troisième personne du singulier.

Il en connaissait l'infinif, mais ne savait pas que ce verbe pouvait se conjuguer...

Par contre, l'analogie des moutons et des buissons blancs lui plut beaucoup. Quand je le quittai, ce jour-là, il connaissait par cœur les neuf premiers alexandrins.

Il apprécia moins le reste du poème, la semaine suivante : Il préférait l'évocation du troupeau à celle du décor pastoral... Et pourtant !

« Là, des vapeurs cachent les pics en se traînant.

Là, volent des vautours au col pelé et s'allument

Des fumées rouges dans les brumes nocturnes.

Là, tu regarderas avec tranquillité

L'esprit de Dieu planer sur cette immensité ».

L'allusion aux feux de camp qui rougeoient, le soir, au loin, méritait, selon lui, un ou deux vers de plus

- Ce sont nos fanaux, à nous, les bergers. Nos bouées lumineuses. Nous nous repérons les uns par rapport aux autres. « Tiens ! L'ETIENNE a quitté la combe du Chamois pour aller pâturer sur l'ubac de l'Aigle... », « Ah ! LE VINCENT a quitté l'alpage... C'est vrai qu'il était monté haut. Le froid l'a chassé... ». Nos feux de position, quoi...

Il apprit, quand même, le poème intégralement. Et depuis ce jour-là, il ne l'a jamais oublié !

JEAN se tait. Il se lève pour recharger le feu. Il extrait de la cendre quatre pommes de terre qu'ils se partagent... et dégustent en se brûlant les doigts.

Il reprend son monologue.

- Un jour, il a pris le car pour Digne. Il y a acheté un grand parapluie bleu, tout neuf. Il est venu me le montrer avec fierté. C'était presque un petit parasol ! Une lanière de cuir permettait de le porter en bandoulière. Les baleines et toute la monture étaient en bois.

Il m'a dit : « Mon père, quand il était berger, avait le même. Il était tellement usé, brûlé par le soleil et rafistolé que je ne pouvais plus m'en servir ! Tu vois, JEAN, il est comme le parapluie de « ton Francis JAMMES... ».

L'émotion donne à la voix du berger une tonalité de vibrante tendresse.

- « Son » poème... il l'a ressassé toute sa vie ! Il l'a même mis en musique ! Si ! Si ! Il avait composé, sur sa flûte, une mélodie ; Il m'assurait que lorsqu'il la jouait, il récitait, en même temps, dans sa tête, les quatorze alexandrins. C'est vrai qu'elle est rythmée, et pourtant, elle coule comme l'eau du torrent... Je l'ai tant de fois entendue que je la connais par cœur ! Attends ! Je vais chercher son pipeau : Je l'ai aperçu, tantôt, dans son havresac.

Il se lève lourdement. La fatigue de la journée lui plombe ses longues jambes. Mais, avant de dormir à la belle étoile, il veut encore prolonger un peu cette veillée. Il lui faut jouer la musique de LOUIS. Avec son fifre. Là, sur cet adret où il a trouvé la mort. Au milieu du troupeau. Près de sa cabane.

Il montre le petit instrument sculpté au Piémontais. Il lui prête comme une relique. Puis, il se rassoit, entre les deux chiens qui somnolent. Il ferme les yeux. Lui aussi a le poème en tête. Ses doigts sautillent sur la flûte... Et les notes allègres s'en échappent comme des bulles de savons irisées qui s'enflent et éclatent, poussées par d'autres... Ce sont des pierres qui roulent sur la draille, des bruits de sonnailles... La mélodie s'éparpille comme les perles d'un collier rompu. Des baies de genévrier, graves et bleues comme la nuit ; D'autres aigues et rouges comme les boules d'un houx ; D'autres, encore, douces et blanches comme celles d'un gui. Les plus légères, les plus transparentes, perlent à l'orifice de la flûte comme des gouttes de rosée. Elles tremblotent, frileuses, avant de choir dans l'herbe sombre de la pâture...

Le Piémontais écoute attentivement, les yeux clos. Il est sûr de lui, maintenant. D'une poche profonde de sa vareuse, il extrait un harmonica. Il l'emprisonne dans ses deux grandes mains noueuses. Il le porte à ses lèvres qu'il humecte d'un coup de langue rapide. Il attend d'être à l'unisson avec LOUIS et il joue... Il commence par des accords. Il accompagne son ami comme il le fera, demain matin, quand ils descendront, ensemble, le troupeau. Il lui emboîte le pas. Maintenant, il « marche » à côté de lui. Il pose ses notes sur celles de la flûte. Elles se superposent, boulent ensemble, se gonflent en même temps, éclatent simultanément. Elles se confondent, se confortent, se complètent.



Ils jouent et jouent encore l'ariette du Maître-Berger. D'un même souffle. Ils en attendent la braise. Les notes fusent en étincelles, en flammèches évanescentes.

Les paupières baissées, impuissantes à arrêter de lentes larmes incertaines, JEAN se récite le poème qu'aimait LOUIS, JEAN joue la musique de LOUIS, JEAN pense à LOUIS, JEAN pleure son ami.

C'est le Piémontais qui s'est arrêté le premier. D'un revers de manche, il essuie l'harmonica qui disparaît dans une poche de son ample veste. Il dispose le reste de bois sur le feu et déroule un mince matelas de caoutchouc-mousse sur lequel il étale son sac de couchage. JEAN va remettre la flûte dans le grand sac et s'installe à son tour. Les chiens ouvrent un œil et se rendorment aussitôt.

Ils sont là, allongés tous les deux, de part et d'autre des flammes familières qui lèchent déjà le bois mort.

Au-dessus de leur tête, la grande voûte céleste étire son immense couverture nocturne et scintillante sur les deux hommes vannés.

JEAN murmure :

« Là, tu regarderas avec tranquillité

L'esprit de Dieu planer sur cette immensité ».

- Et sais-tu ce que disait LOUIS, à ce sujet ?

Le Piémontais grogne dans son sommeil brutal.

- Il disait : « Je ne sais pas si Dieu existe, mais ce ne peut pas être lui qui tient ouvert, au-dessus de nous, ce grand parapluie bleu tout troué de lumières... Il n'y a qu'un berger qui puisse faire cela !

Procession et succession

L'ultime bétailière a libéré les dernières brebis et leurs agneaux bêtants. Tout le troupeau a, maintenant, regagné la bergerie. Il y passera l'hiver et le printemps.

Le « baïle » a confié à JEAN l'organisation de l'enterrement de LOUIS. Il veut une cérémonie mémorable :

- Quelque chose d'exceptionnel. LOUIS était souverain dans son métier : Il faut que ce soit les funérailles d'un grand Maître-Berger. Pas l'enterrement ordinaire d'un pâtre. Tout le village souhaite y participer. Ses amis des environs, aussi. Je te donne carte blanche...

13

JEAN a un peu plus d'une journée pour tout programmer. Il sait qu'il peut compter sur le Piémontais pour le seconder. Le « baïle » a déjà réglé le problème du cercueil. Les trois hommes s'accordent à ne pas utiliser un corbillard : Six bergers, des gars costauds, deux de la Commune et quatre autres des villages voisins, porteront la « boîte » sur leurs épaules.

Le problème le plus urgent est à régler avec le Père BERNARD, le curé de la paroisse : LOUIS ne cachait pas son hostilité pour les cérémonies religieuses. Il se plaisait à dire au prêtre qu'il tutoyait depuis longtemps :

- Si Dieu est le créateur de toute la nature, en quoi ton église est-elle, particulièrement, « la maison de Dieu » ? Il est chez lui partout ! Et moi qui vis dans les prairies de la plaine ou sur les pâtures de l'alpe, ne suis-je pas en communion permanente avec lui ? Ton JESUS se préoccupe des hommes. Moi, je suis le pasteur des bêtes. Chacun son boulot !

Le Père BERNARD connaissait les qualités de cœur de son ami : Il ne s'offusqua pas de l'absence d'une messe pour le défunt. JEAN n'eut donc pas de peine à négocier que les cloches sonnent le glas durant le transport du corps, de la maison mortuaire au cimetière. Et, pour éviter tout malentendu, BERNARD, l'ami, prendra place dans le cortège, au milieu des gens du village, « en tant que citoyen... ». Le curé est compréhensif. Il pense, comme JEAN, que LOUIS aurait approuvé ce « protocole »...

Un autre problème se solutionne favorablement : JEAN souhaite que le troupeau soit « de la fête ». (Car c'est bien une fête funéraire qu'il lui faut organiser !).

- Comprenez, Patron : LOUIS a accompagné suffisamment longtemps votre troupeau ! C'est bien au tour des bêtes d'accompagner LOUIS !

Heureusement que le « baïle » est, aussi, le Maire du village ! Les gendarmes ont donné leur accord pour détourner momentanément, la circulation : le temps que la cohorte parvienne au cimetière et que les moutons réintègrent la bergerie.

Le Piémontais, pour sa part, a sélectionné trois jeunes pâtres pour leur habileté au fifre. Il leur apprend le petit morceau de musique composé par le défunt Maître-Berger. Il les entraîne à jouer ensemble, à



l'unisson. Il les accompagne avec son harmonica. Ils parviennent à interpréter la mélodie, en parfaite harmonie. Plus rapidement qu'il n'osait l'espérer ! Il est vrai que chacun y met tout son cœur.

L'enterrement se fera en milieu d'après-midi. Le matin, les femmes ont le repas à préparer et les enfants sont à l'école. L'instituteur arrêtera, exceptionnellement, la classe à seize heures. Il veut, lui aussi, accompagner LOUIS jusqu'à sa tombe. Chaque année, le Maître-Berger organisait, pour les élèves, une visite détaillée de la bergerie. Il passionnait les enfants par ses anecdotes, par son savoir sur les bêtes, sur son métier. C'était un conteur au vocabulaire simple et coloré. Il subjuguait son jeune auditoire par le récit des transhumances, de la vie quotidienne du troupeau sur la pâture... L'instituteur suggère que les écoliers participent activement à la cérémonie. L'idée plait à JEAN qui prend la balle au bond :

- Les enfants sont-ils capables de réciter une poésie, devant la tombe de LOUIS ?

Le maître est circonspect... Ils vont manquer de temps pour l'apprendre...à moins que le poème puisse être dit à plusieurs voix successives... JEAN cite « Avec ton parapluie », de Francis JAMMES. L'instituteur connaît ce texte. Il a un recueil de « morceaux choisis » où figurent les quatorze alexandrins. Il va le chercher et étudie la structure de l'œuvre.

- Cinq élèves suffiront ! Le premier devra apprendre les quatre premiers vers. Les autres n'auront que deux ou trois lignes. C'est tout à fait « jouable »... Je ne vois qu'un « hic » !

- Lequel ? questionne JEAN que l'idée improvisée de cette lecture enchante.

L'instituteur toussote, un peu embarrassé.

- Voyez-vous, Francis JAMMES était un poète qui ne chantait pas que la nature...mais aussi, avec ferveur, sa foi catholique. Notre enseignement, lui, est laïque : Alors...le dernier vers, à vous dire vrai, m'embête : « L'esprit de Dieu qui plane sur cette immensité... »

JEAN réfléchit. Conciliant, il propose :

- Limitons nous, alors, à quatre récitants et écourtons la poésie : Je trouverai quelqu'un, en dehors de l'école publique, pour dire, après vos élèves, les deux derniers vers.

L'enseignant est soulagé. Il accepte le compromis avec reconnaissance.

- Comptez sur les enfants ! Ils seront tellement heureux de participer !

JEAN a rendu compte de son programme au « baïle ». Il reste à définir l'ordonnancement du cortège. La « musique », en première ligne, ne pose pas de problème. Mais après ? Le « baïle » veut marcher en tête de son troupeau. Le berger avait pensé que ce dernier fermerait la marche. Mais alors... c'est positionner le « baïle » derrière la cohorte des villageois...

- Pas acceptable ! dit, péremptoirement, le patron. Parce que je suis, aussi, le Maire...

- Si le troupeau n'est pas derrière, il faut qu'il soit devant, juste après « l'harmonie »...

- Cela ne me dérange pas !

- Oui ! mais cela veut dire que les bêtes seront avant les gens !

- Qui importait le plus, à LOUIS ? Ses brebis, ou les villageois ?

- Effectivement, reconnaît le berger... Bon ! Nous avons donc la musique, puis vous, devant le troupeau, et derrière, les gens. Mais LOUIS, lui, où le place-t-on ? Si nous ne le positionnons pas devant le troupeau, puisque vous y êtes, ni derrière...

- Alors, mettons-le au centre ! au milieu de ses brebis, de ses béliers, de ses chèvres, de l'âne, des chiens... L'idée séduit les deux hommes. Ils en restent là.

C'est une belle fin d'après-midi d'automne. Un petit vent frais a balayé le ciel pâlichon. Le soleil, à l'horizon, brille à travers les dernières feuilles des platanes. Elles ont des éclats de lumière jaunes, orangés, verts : comme un vitrail végétal. La lumière cuivrée est douce aux yeux et, encore, tiède sur la peau. Dans la grande rue, condamnée à la circulation, le désordre est total. Les bergers et les chiens maîtrisent, à grand'peine, le troupeau momentanément immobilisé.



JEAN est partout à la fois ! Il dispose les trois flûtistes en tête du cortège en formation. Puis le Piémontais, en « maestro », l'harmonica à la main. Le « baïle » a mis son costume de velours côtelé noir et son chapeau en feutre, aux larges bords. Il prend place derrière le quatuor.

Le cercueil, posé sur les épaules de six gaillards en tenue de berger, est sorti de la maison de LOUIS. JEAN a fixé, sur le couvercle vernis, la houlette sculptée et la « galette », le grand béret délavé. Le groupe a un peu de mal à se frayer un chemin pour pénétrer le troupeau jusqu'en son centre.

Puis, devant la foule des accompagnants, JEAN place les quatre récitants et, juste derrière eux, l'instituteur et le Père BERNARD. Les femmes ont un fichu sur la tête. Les enfants portent encore leur cartable. Les hommes ont mis leur chapeau de feutre ou une casquette de laine. Le cortège est constitué !

JEAN fait un petit signe au curé. Celui-ci, par son téléphone mobile, appelle le bedeau. Presque aussitôt, la grosse cloche de l'église commence son lugubre branle. C'est le signal ! Les trois flûtistes embouchent leur instrument. Le Piémontais murmure :

- Attention ! Un ! deux ! trois !

Et la mélodie de LOUIS, allègre, jaillit des fifres, renforcée par les trilles de l'harmonica. Comme un métronome, la voix grave du bourdon rythme l'ensemble.

Alors, l'hétérogène cortège se met en marche. Tous les béliers ont leurs clarines. On entend le crépitement des milliers de sabots sur l'asphalte de la route. Le glas monocorde cadence la procession. Les flûtes aigues éparpillent leurs notes sautillantes. Les sonnailles battent une impossible mesure dans cette cacophonie pastorale. Le troupeau étire son tapis laineux. En son centre, le cercueil de LOUIS, animé par six paires de jambes, semble un énorme cafard crapahutant sur une toile de jute ! Derrière les bêtes rampe la troupe des villageois. Il y a les hommes à la mine grave ; les femmes aux yeux rougis ou brillants de larmes ; les enfants, tristounets.

Tout le monde marche vite car tous pensent aux six bergers qui portent, sur leurs épaules meurtries, la lourde caisse aux arêtes dures. Les moutons défèquent sur la route et la foule piétine les crottes noires et luisantes qu'elle ne peut voir et éviter. L'air frais sent le suint et la fumée des premiers feux ; mais aussi l'odeur âcre des excréments écrasés.

Le bourdon du clocher ressasse, inlassablement, son chant macabre. Les intonations aigrettes et sautillantes des flûtiaux, les vibrations joyeuses de l'harmonica, les tintements arythmiques des sonnailles lui répondent, moqueuses, insolentes : Un pied de nez musical, une effronterie...

Le « baïle » se retourne pour observer le cortège. Les six porteurs ont la joue collée au cercueil, l'épaule affaissée : comme s'ils écoutaient, dans une posture attentive, LOUIS leur raconter, une dernière fois, ses souvenirs d'une vie. Le troupeau ondule doucement : une mer moutonnante ! La barque de LOUIS, sur ces flots grèges, flotte, irréaliste, « dodelinante », poussée par une houle vacillante. A bâbord et à tribord, les bergers sont les avirons qui plongent et s'activent, dans les lames limoneuses ; qui rament pour faire avancer l'esquif.

Derrière les vagues mugissantes des brebis, celle, glauque, des amis, avance, silencieuse.

Le « baïle » aperçoit JEAN qui flanque la procession. Il lui fait signe de le rejoindre. Quand le berger est à ses côtés, il lui dit :

- Ta place est là, JEAN, à ma droite ; à la tête du troupeau que je te confie, maintenant que LOUIS n'est plus. Je voulais que tu le saches avant que je le dise, tout à l'heure, à tous. Te voilà Maître-Berger !

JEAN, dans son trouble, n'a pas l'idée de remercier. Il revoit, comme un flash, le combat des deux jeunes béliers, sur l'alpe. Peut-être est-ce cela qui différencie le plus les hommes des bêtes ? Ces dernières emploient la force physique, bestiale, pour accéder à la position dominante... Les humains, eux, sont promus pour leur savoir-faire... Enfin... peut-être ? Car les béliers avaient, sans doute, dans leur duel, une stratégie, un plan de bataille... Et peut-être aussi qu'un autre berger, plus qualifié, mériterait mieux que moi, mon nouvel emploi...

Le « baïle » l'interrompt dans ses pensées.

- Tu ne dis rien... A quoi penses-tu ?

JEAN élude la question.

- Je pense à LOUIS...



15



Le petit cimetière est à la sortie du village, avec ses trois grands cyprès, symbole provençal de... bienvenue ! C'est là que le cortège se scinde. Chiens et bergers regroupent les moutons qu'ils ramèneront à la bergerie, à la fin de la cérémonie. Tous les autres escortent LOUIS jusqu'à sa tombe béante. Quand le cercueil est posé au fond du trou, le « baïle » s'avance. Il tient, par la main, sa petite fille dont le vieux berger était le parrain. Il fait signe aux musiciens d'arrêter de jouer leur musiquette. Le glas aussi a cessé de sonner. Il est ému. Il se racle la gorge avant de parler d'une voix forte.

- LOUIS, tu n'aimais pas les discours et je ne t'en ferai pas un. Ma cadette était ta filleule et cela peut tout résumer : Tu étais l'Ami. Tu étais de la famille. Pas seulement de la grande famille des bergers dont tu étais le meilleur, mais de MA famille. Tu m'a appris le métier, l'amour des bêtes et ces valeurs humaines auxquelles tu étais tant attaché : l'honnêteté, la fidélité et l'humilité. Tu nous as quittés... mais nous essayons de nous consoler en pensant que tu es mort, là-haut, dans ta montagne, au milieu de ton troupeau. Dès ce soir, je le confie à JEAN. Il te remplacera comme Maître-Berger. Tu peux aller en paix : Tes brebis sont entre de bonnes mains ! Salut LOUIS, nous t'admirons et nous t'aimons.

Il se frotte les yeux et murmure à l'oreille de la gamine. Elle se penche sur l'excavation, sans quitter la main de son père et jette, sur le cercueil, un bouquet d'edelweiss séchés.

Alors les quatre écoliers s'approchent et prennent la place du « baïle ». Derrière eux, leur instituteur prêt à « souffler » le texte en cas de défaillance... et le curé. JEAN fait signe aux trois flûtistes et au Piémontais : Musique ! Il tient à la main le grand parapluie bleu de LOUIS. Il se penche pour le déposer, à côté du petit bouquet duveteux « d'étoiles d'argent ».

Une fillette annonce, de sa voix claire :

- « Avec ton parapluie », poème de Francis JAMMES !

Le plus âgé des quatre enfants commence. C'est le fils du bedeau et l'enfant de chœur de la messe dominicale. Sa voix incertaine est celle d'un adolescent commençant sa puberté :

- « Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales,

Avec tes vêtements qui sentent le fromage,

Tu t'en vas vers le ciel...

Brève hésitation. Le Maître souffle : « vers le ciel du coteau », mais il sait déjà, à voir jubiler le Père BERNARD, que l'éphémère oubli n'est peut-être pas fortuit...

- ... vers le ciel du coteau, appuyé

Sur ton bâton de houx, de chêne et de néflier ».

La fillette qui a annoncé le titre et l'auteur, enchaîne, de sa voix limpide, juste un peu pointue...

Un garçonnet, rouge de timidité ou d'émotion, la relaie d'une voix chantonnante.

Une seconde mignonne prend la relève. Elle articule avec soin. Quand elle en a terminé avec « ... les fumées rouges dans les brumes nocturnes », il y a quelques secondes de silence. Alors, le père BERNARD, de sa voix d'orateur, termine avec emphase, bras écartés, son regard tourné vers le ciel, qui se teint de tons mauves :

- « Là, tu regarderas avec tranquillité

L'esprit de Dieu, planer sur cette immensité... ».

JEAN n'a pas prévu la suite... La foule applaudit vivement ! Et personne ne semble choqué par cette incongruité. Ces applaudissements là ne sont pas indécents. Ils vont à LOUIS, à sa musique, aux enfants, au poète. Ils ont une charge de tendresse, d'amitié, d'admiration. Leur spontanéité chaleureuse est, probablement aussi, une façon de « décompresser », d'évacuer cette tension douloureuse, ce chagrin enfoui au fond de chacun. Applaudir ensemble, c'est peut-être, encore, communier tous réunis, les amis, ceux du village et les autres, du canton. Exprimer que l'on se sent bien, ensemble. Mais, aussi, conjurer la mort que l'on est venu visiter. La vie continue, « adieu LOUIS », les vivants que nous sommes sont venus te saluer. Toi, tu es dans la terre ; Nous, nous sommes SUR la terre...

Les fifres jouent toujours. Chacun défile devant le corps enfoui et jette, sur le grand parapluie bleu et sur les pâles edelweiss, une poignée de terre ocre.



La musique de LOUIS, continue, répétitive et... différente à la fois. JEAN, attentif, cesse de l'entendre pour l'écouter. Oui, ... c'est bien cela : quand les enfants récitaient le poème, la mélodie l'avait « pris au ventre », comme l'avant-veille, devant le feu, avec le Piémontais, dans l'alpe. Mais, pendant la marche vers le cimetière, cette musique n'avait pas eu, en lui, la même résonance. Et il ressent, en ce moment, et à nouveau, le même détachement, une certaine distanciation...

Deux souvenirs s'imposent à lui. S'imposent et se superposent. Il sent, confusément, que la réponse est là...

Adolescent, sa mère l'entraînait à l'église pour l'office du dimanche matin ; La messe était dite en latin... Il entendait cette litanie sans en comprendre le sens. Son abstraction donnait une dimension étonnante à cette réunion de paysannes qui ne parlaient, bien souvent, que la langue provençale ! Plus forte, l'image de son cerf-volant lui revient en mémoire. Il avait construit son jouet avec des bouts de tissus multicolores que lui avait donnés sa mère, couturière. La structure était faite de morceaux de roseaux de la rivière. Parce qu'il était encombrant, il l'accrochait au mur de sa chambre. L'objet n'était vraiment pas joli à contempler, rustique et rafistolé ! Mais, dès que le vent se levait, il décrochait son jouet et allait courir dans le pré. Alors, au bout du fil tendu, son cerf-volant devenait vivant, comme un cheval rétif au bout de sa longe... Et les vilains petits bouts de tissus, tendus sur les baguettes, prenaient, dans le soleil, des tons de coquelicots et de jonquilles ! Son cerf-volant existait, trouvait sa raison d'être ... Sa finalité magique !

La musique de LOUIS a aussi besoin que l'on en comprenne le sens, la signification. La musique de LOUIS a besoin du souffle poétique pour vibrer, pour chatoyer et s'élever au-dessus de la simple perception des notes, au-dessus de notre humaine condition... Elle est faite pour marcher sur la draille... et non sur le chemin du cimetière ! Elle a besoin, pour être accessible, « des fumées rouges dans les brumes nocturnes » ; de la totale tranquillité de l'alpage ; de l'immensité de la voûte céleste...

Il se promet de ne la jouer, désormais, que pour les bêtes en transhumance.

Les uns après les autres, ceux du village et ceux des environs quittent le cimetière par petits groupes peu bavards. Le grand troupeau se met, lui aussi, en marche, sonnailles tintinnabulantes dans le vent aigre.

Gustave, le fossoyeur rubicond, crache dans ses mains calleuses et saisit le manche de sa pelle...

La cloche de l'église sonne dix-sept heures. Sa voix semble étrangement claire et gaie, maintenant que le glas a cessé son sinistre bourdonnement. Le soleil d'automne s'est glissé derrière le coteau. L'air est froid. Les remugles du troupeau s'estompent lentement...



17

Le Piémontais rejoint JEAN sur la route. Les deux bergers marchent côte à côte, sans parler. L'un d'eux murmure :

- LOUIS... Eh oui ! LOUIS...

- Je ne parviens pas à croire que l'an prochain, quand nous remonterons à l'alpe, le vieux ne sera plus là...

- Il y sera ! Il y sera toujours... aussi longtemps que j'irai là-haut, je l'y retrouverai. Il sera assis sous son parapluie bleu, son grand parapluie de toile ou de firmament... Et je lui dirai : « Qu'est-ce que tu fais là, LOUIS ? ». Et il me répondra, de sa voix grave et chaude : « Tu vois, JEAN, de là où je suis, je peux observer, en même temps, le troupeau des étoiles et celui des brebis... ».

Le crépuscule étend, tristement, sur le village orphelin de son berger, son linceul de brume.

CHARTRE DU PEN

Comportant l'amendement entériné au Congrès de Mexico de 2003

La Charte du PEN est basée sur les résolutions adoptées à ses Congrès Internationaux et peut être résumée comme suit :

Le PEN affirme que :

1. La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.
2. En toutes circonstances, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.
3. Les membres de la Fédération useront en tout temps de leur influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations, et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.
4. Le PEN défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare en faveur d'une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le PEN affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du PEN tout écrivain, rédacteur, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, sa langue, sa race, sa couleur ou sa religion.



18

P.E.N. CLUB DE MONACO

Président d'Honneur : René NOVELLA

BUREAU 2014 - 2016

Président : Gérard COMMAN

Vice-président : Robert ROC DE BANDE

Vice-président : Raymond XHROUET

Secrétaire général : Yves GIRAUDON

Secrétaire adjoint : Mireille CASTALDI-GRAZI

Trésorier : Jean-Luc DELCROIX

Trésorier adjoint : Giulia SAVIO

MEMBRES

Daniel BOERI - Jacqueline CARPINE-LANCRE - Robert FILLON - Thomas FOUILLERON

Gabriel GABRIELLI - Françoise GAMERDINGER - Mireille GASTALDI-GRAZI

Alain JASPARD - Danièle LORENZI SCOTTO - Jeanne MAILLET - Liana MARABINI

Mauro MARABINI - Ernesto DI MONTELERA - Caterina REVIGLIO SONNINO

Corinne ROEHRIG-SAOUDI - Patrick SIMON - Suzanne SIMONE - Carlo SONNINO

Caterina SONNINO REVIGLIO - Bernard SPINDLER - Angela VALENTI-DURAZZO

